

par Jean-Yves Vincent
Revue les Amis de Georges



Oui, il faut parler de cette comète si vite disparue, engloutie par un horizon de totale indifférence. Parler de Gaston Couté pour le faire connaître, bien sûr, pour évoquer cette manière de filiation avec Brassens (et qui ressort si nettement sur le troisième document joint!). Le poète est mort plus jeune que Rimbaud, à 31 ans. D'épuisement, de tuberculose et d'alcoolisme... Un triste jour de juin 1911, on l'a retrouvé raide dans une rue de Paname. Mort d'hémoptysie galopante. Ses copains d'alors, Rictus, Mac Orlan, Poulbot, Erik Satie, Maurice Boukay, Marcel Legay, Montéhus, ainsi que toute la bande du Lapin Agile, ont sans doute eu les paupières un peu humides ce matin-là. Pierre Dumarchey, dit Pierre Mac Orlan avait été son ancien condisciple au lycée Pothier d'Orléans et occupait, à l'Hôtel Bouscarat, une chambre voisine de celle de Couté. Il fut l'un des amis les plus proches. Écoutons-le :

" Bouscarat glabre et confiait revêtu d'un tablier dominical de sommelier, versait les consommations. Il aimait Gaston Couté le Beauceron, qui, revêtu de sa courte blouse de toile bleue des hommes de Meung, récitait alors ses oeuvres aux "Quat-z-Arts". Les cabarets du Bas Montmartre vivaient bien dans le prolongement du "Chat Noir" ""..."

Couté, qui avait passé les dernières années de sa vie dans la misère et l'indigence, était surveillé de près par les flics. De nombreux rapports avaient été rédigés par les indics. Ses propos subversifs, son mépris pour l'autorité, le pouvoir, l'Eglise, la bourgeoisie le désignaient comme une sorte de suppôt de Satan par les "responsables" politiques d'alors qui

préparaient les millions de morts de la prochaine... (Cf. Les Conscrits).

Vivre et mourir à Paris

Gaston voit le jour le 23 septembre 1880 à Meung-sur-Loire, là où François Villon avait été emprisonné en 1461 sur l'ordre de l'évêque Thibault d'Aussigny :

*"Non obstant, maintes peines eues,
Lesquelles j'ay toutes receues
Soubz la main Thibault d'Aussigny...
Sevesque il est, seignant les rues
Qu'il soit le myen je le regny"*

A 11 ans, Gaston obtient le premier prix au certificat d'études mais, peu après, il est renvoyé du Lycée Pothier pour "irrévérence" (sic). Il est vrai que l'internat du vieux bahut orléanais est plus lugubre. Durant son séjour, Couté a eu clairement le sentiment d'y vivre en geôle, condition qui s'accordait on ne peut plus mal avec l'esprit libertaire du poète. De plus, Couté y est raillé par le corps professoral, en particulier par un mathématicien à oeillères. Bref, exit Gaston !

Quatre ans avant sa majorité, il collabore à quelques feuilles de chou locales tandis que ses parents entreprennent des démarches pour le contraindre à rejoindre coûte que coûte le corps des fonctionnaires. Mais Couté ne l'entend pas de cette oreille ! Tout comme Brassens le fera en 1939, il monte à Paris à l'âge de dix-huit ans. (Le 31 août 1898 très précisément).

Couté père aura pour son rejeton ce mot gentil "Ne me demande jamais d'argent tant que tu seras à Paris". L'année 1902 sera celle de l'apogée, bien que Couté, qui passait à l'Ane rouge, aux *Funambules*, au Grillon, au cabaret des Quat-z-arts, boulevard de Clichy, au Chat Noir de Rodolphe Salis, ou au Lapin Agile, continuât cependant de toucher des cachets de trois francs cinquante.

Dès son arrivée à Paris, Couté était devenu noctambule et défendait lui-même ses textes, parfois en échange d'un simple café crème. La misère lui mit bien vite le grappin dessus, mais heureusement, les amis étaient là, tombant les uns après les autres sous le charme de cette poésie patoisante où scintillaient des cliquetis d'épées. Né d'un père meunier, Couté était bien décidé à « moudre autre chose que du grain »

Et quand la mort lui a fait signe...

Le 26 juin, Couté prit un fiacre jusqu'en bas de la rue Lepic car il était trop fatigué pour rentrer chez lui à pied. Cette grande fatigue marqua une courte pause : le poète régla la course, termina le reste du chemin à pied, et s'effondra, totalement exténué, sans doute agonisant.

Il fut transporté à l'hôpital Lariboisière où il mourut le lendemain (?). Des témoins prétendirent "qu'il était déjà mort quand on le sortit de la voiture d'ambulance et qu'il avait trépassé pendant le trajet". Roland Dorcelès, qui fut, lui aussi, l'un des proches de Couté, a écrit quelques lignes à propos de l'enterrement de Couté. Il décrit d'abord le cercueil, "*pas bien lourd, quittant l'hôpital dans le corbillard des pauvres, suivi d'un cortège clairsemé de chansonniers et de rapins*"

Toute l'œuvre de Gaston Couté est là pour démontrer que cette "belle époque" sur laquelle on a tant glosé, ne fut pas aussi idyllique qu'on l'imagine. En tant que poète, Couté alla beaucoup plus loin que son ami Jehan Rictus, abandonnant les pleurs et les plaintes pour dénoncer violemment les maux, les vices cachés, les perversions, la morale de pacotille de cette époque mal assise entre deux siècles. Quelques hommes, parmi lesquels des tenanciers de cabarets, furent sensibles aux textes né sous la plume du Beauceron. Car la profonde révolte qu'ils exprimaient s'accompagnait de sentiments d'amour et de fraternité envers ceux qui souffraient chaque jour de cette société de coqs superbes paradant aux kermesses sinistres de l'immédiat avant-guerre.

Couté et Brassens auraient probablement fraternisé. Du moins peut-on le supposer. Ils ont abordé les mêmes thèmes : injustice, veulerie, esprit de lucre, hypocrisie, instinct grégaire, nationalisme, cupidité, stupidité etc. C'est simplement la forme qui demeure différente et non le fond. Et puis, pour ce qui est du fond, rien n'a vraiment changé dans la réalité ambiante du XXI. Aussi Couté demeure-t-il, hélas (!), ultra moderne, même s'il est reclus en purgatoire depuis près de cent ans.

La différence avec Brassens est qu'il est avant tout un révolté, que n'attire pas un instant cette bienveillante ironie universelle qui brillait si joliment dans le regard et la parole de notre ami Sétois.